









*Dans le secret des*  
**TONNES**

*À Stéphane Rousseau et Jean-René Lucine,  
en souvenir de ma première nuit d'automne à la tonne,  
en 2005, sur l'île aux Oiseaux.*



FLORENCE MOREAU ET QUENTIN SALINIER

*Dans le secret des*  
**TONNES**

À la rencontre de chasseurs au gibier d'eau

ÉDITIONS SUD OUEST



# Avant-propos

C'est un mystère au moins aussi grand que celui de la migration du gibier d'eau. Qu'est-ce qui peut bien pousser des hommes à passer tant de nuits dans des cabanes exiguës, appelées tonnes dans le Sud-Ouest, gabions ou huttes plus au nord ? À rester, de longues heures durant, au guichet, malgré l'obscurité, le froid et l'humidité ? À dépendre des mouvements d'humeur du ciel ? À plonger leurs rêves dans des eaux gelées, transparentes, vaseuses ou saumâtres ? À endurer ces montagnes russes émotionnelles qui les font passer de l'effervescence au désespoir en un claquement d'ailes ? Tout cela pour attirer dans leur fenêtre de tir un hypothétique canard ou une éventuelle oie ?

La passion, évidemment. Le chant irrésistible de ces sirènes palmipèdes. Le besoin viscéral d'un contact intime avec la nature. L'ambiance de franche camaraderie avec les copains de chasse dans des décors féériques. L'envie, une fois le paysage endormi, de regarder droit devant, d'élargir l'horizon et le champ des possibles.

Parce que cela ne s'apprend pas dans les livres, cet ouvrage ne donnera pas de trucs et astuces pour améliorer le tableau. Il préfère parler de la mécanique des sensations de cette chasse particulière et de ceux qui la pratiquent. Les chasseurs à la tonne ne sont pas que des amateurs de couchers de soleil bucoliques et contemplatifs. Ils aiment ces rendez-vous nocturnes secrets avec ces oiseaux qui ont fait un si long voyage pour venir les toucher en plein cœur. Et eux qui déploient des artifices pour séduire l'oiseau migrateur ont accepté de se livrer sans fard. Tous avec le même sentiment : il faut y être pour le vivre.





## UN ART, UN HÉRITAGE

Sarcelles, pilets, milouinans, macreuses, chipeaux, souchets, oies cendrées ou rieuses, nettes rousses, siffleurs, fuligules, bécassines, foulques macroules... Invariablement, qu'ils soient canards de surface ou plongeurs, oies ou limicoles, tous ces noms éclairent les visages et embrasent le regard des passionnés de chasse au gibier d'eau. Ils évoquent des plumages striés, cendrés ou colorés, des têtes rondes ou ovales maquillées, des becs renfrognés ou allongés, des duvets doux et épais, des petits sauts ou plongeurs, des envols et survols aux bruissements d'ailes caractéristiques, des chants comme moqueurs ou sarcastiques. Ils suggèrent des contrées lointaines, une migration annuelle qui n'a pas livré tous ses secrets.

Longtemps, le gibier d'eau a constitué une ressource alimentaire non négligeable. Désormais, sa chasse est devenue un loisir très encadré. Dans le temps comme dans l'espace. Encore davantage avec des arrêtés préfectoraux pris chaque année suite au recensement de foyers d'influenza aviaire. La loi du 26 juillet 2000 a entériné et légalisé la chasse de nuit au gibier d'eau dans 27 départements, essentiellement côtiers. La pratique s'organise alors à partir d'installations fixes soumises à déclaration et numérotées et dénommées, selon les régions, tonnes, huttes ou gabions.

Le but est, depuis ces cabanes camouflées et fondues dans le paysage, de faire poser oies et canards à portée de tir sur un plan d'eau aménagé et peuplé de leurres. Des appelants, à l'attache ou en cages, et des plastiques, formes flottantes stratégiquement et judicieusement réparties sur la mare, simulent la présence de groupes de canards aux abords de l'installation. Tout l'art de cette chasse consiste à endormir la méfiance de l'oiseau de passage et à lui faire croire qu'il peut faire ici une pause dans son long périple. Une technique d'attirance et de capture qui ne fait pas appel à la force, la forme ou l'endurance du chasseur mais à la connaissance de l'espèce et à l'intelligence. C'est en effet le génie créatif, le côté Géo Trouvetout des tonnayres qui a permis de mettre au point des procédés spécifiques, des feintes, ruses subtiles et astuces variées. Autant de gestes de prises, transmis de génération en génération, qui ne s'apprennent pas dans les livres ou sur internet. Un art, un héritage.











## Chapitre 1

PETITE MUSIQUE  
DE NUIT À PEY

Le soleil couchant tombe dans la mare, éclaboussant l'horizon de gerbes rose orangé avant de sombrer. Au même moment, l'humidité monte, formant des poches de brume au-dessus du plan d'eau. Tentaculaire et fantomatique, le brouillard s'insinue dans un paysage féerique, trouble la vision, dévie et dévoie la lumière en halos cotonneux, entoure de mystère la nuit naissante et le ciel impénétrable. « C'est beau, magique, mais ça n'annonce rien de bon », soupire Pierre Cassou. Il ne se lasse pas du spectacle de la nature ni de la vue depuis sa tonne, installée au ras de l'eau à Pey, sur les barthes de l'Adour, dans le sud des Landes. Mais il sait aussi qu'un peu de froid, de pluie et de vent de nord pousseraient davantage d'oies et d'anatidés à se presser au-dessus de son installation.

*Tentaculaire et fantomatique, le brouillard s'insinue dans un paysage féerique, trouble la vision, dévie et dévoie la lumière en halos cotonneux, entoure de mystère la nuit naissante et le ciel impénétrable.*

Avec ses compères Christian Lataste et Simon Fréchou-Bussy, Pierre Cassou a conscience d'être le témoin privilégié du moindre changement d'humeur du temps, du moindre frémissement sur et dans l'eau. Guignettes ouvertes, ils gardent les yeux rivés sur le parterre d'appelants et de formes. Aux premières loges pour un concert extraordinaire. Une discussion animée et vaguement moqueuse s'engage déjà entre canards. Certains sont très performants et donnent de la voix, nagent, bougent, plongent, se cherchent. D'autres font vraiment de la figuration. Ici, le doré tient la vedette de la sérénade. Au moment de tendre les appelants, les tonnayres séparent volontairement les mâles des femelles. Pour les faire chanter, au sens propre comme au figuré.

« Les mâles caquettent pour la compétition, pour attirer l'attention des canes, explique Pierre. Ils se répondent. » L'objectif est de dévier les migrateurs de leur plan de vol initial, de les faire céder à ce chant des sirènes un peu particulier. « C'est une espèce grégaire. Le monde attire le monde », sourit-il, admettant tout de même que « ce qui est vrai aujourd'hui ne l'est pas forcément demain ». Bien souvent, les leçons tirées de la chasse lui servent dans la vie de tous les jours. Et inversement.



Ce Béarnais pure souche a découvert la chasse dans les pas de son père. Dès qu'il a su marcher. Le faisan, la bécasse, le chevreuil... Plus tard, il a cherché la difficulté, le dénivelé. Il avait le goût de l'effort. Rincé à ne plus pouvoir marcher mais heureux. Il était comme un fou en montagne. Il partait pour huit jours, dormait avec les bergers. Un peu ours solitaire, ce mordu de nature pratiquait souvent seul. Le priver de chasse aurait été comme l'amputer d'un membre, ôter l'air de ses poumons. Il pouvait rester assis des heures sur une crête à chercher un isard ou un coq de bruyère. L'attente ne lui a jamais fait peur. Il a couru le gibier à l'étranger. Il en voulait toujours plus. Quand il aime, Pierre, il n'aime pas à moitié. Aficionado, il a voyagé jusqu'en Colombie pour voir des corridas. Il y allait trente, quarante fois par an. Mais ça lui a passé, il n'a pas mis les pieds dans une arène depuis des lustres.

Il y a vingt ans, il a été invité dans une tonne par un papy. Un coup de foudre cynégétique. Il a aimé. Avec excès encore une fois. Il n'avait jamais assez d'émotion. Il est allé loin, dans les Orcades, un jour où il neigeait à l'horizontale pour voir des oies lui tourner la tête, sortant par paquets de la mer, fermant les ailes pour mieux se redresser et fendre l'air.

Après toutes ces années, venir à la tonne reste un plaisir. Évidemment, parfois, il se lamente parce qu'il ne prend pas un oiseau pendant trois semaines, se promet d'arrêter l'année suivante, de passer le flambeau, mais il revient toujours. Ce n'est pas ou plus le tir qui fait battre son cœur mais bien le chant des canards, cette petite musique de nuit originale, poétique et rythmée.



Avant, il était installé au bord du lac d'Yrieux. Locataire, il ne pouvait faire ce qu'il voulait quand il voulait. Alors, il y a quinze ans, il a fait construire une maison à Pey et acheté un bout de terrain pour assouvir sa passion en toute tranquillité. Comme ça, il est « à demeure ». L'installation est camouflée par du chèvrefeuille envahissant, persistant et odorant. Il faut pouvoir voir sans être vu. Dans la soirée, peu d'oiseaux se sont aventurés devant la fenêtre de tir. Une sarcelle par-ci, un colvert pas d'ici par-là. Quatre cigognes, un rapace. Depuis, plus rien. Les trois chasseurs s'abîment les yeux à la recherche de quelque chose d'anormal entre deux lignes de plastiques. La taille qui dépasse, le chant qui dénote, une attitude plus ou moins immergée en boule, un cou plus tendu. RAS.

Comme le lundi précédent. Jusqu'à ce qu'une sarcelle se pose sur une cage. « Deux heures à la guetter, à attendre qu'elle soit tirable. Quand le jour s'est levé, elle s'est chamaillée avec les nôtres, elle est montée sur la palette, s'est refait les plumes et hop elle est partie », râle Christian, dégoûté. D'autres fois, ils sont trop gourmands, attendent que d'autres canards viennent, mais soudain une détonation dans la tonne voisine ou la sonnerie du téléphone donnent le signal du départ. « Ce qu'il y a de bien avec cette chasse, c'est qu'on ne sait jamais ce qu'on va voir, sur quelle espèce on va tomber. Tout ce qu'on sait, c'est que c'est du gibier sauvage. On espère une sarcelle, mais on ne voit rien, puis c'est une oie qui passe », s'enthousiasme Pierre.

*« Ce qu'il y a de bien avec cette chasse, c'est qu'on ne sait jamais ce qu'on va voir, sur quelle espèce on va tomber. Tout ce qu'on sait, c'est que c'est du gibier sauvage. On espère une sarcelle, mais on ne voit rien, puis c'est une oie qui passe », s'enthousiasme Pierre.*



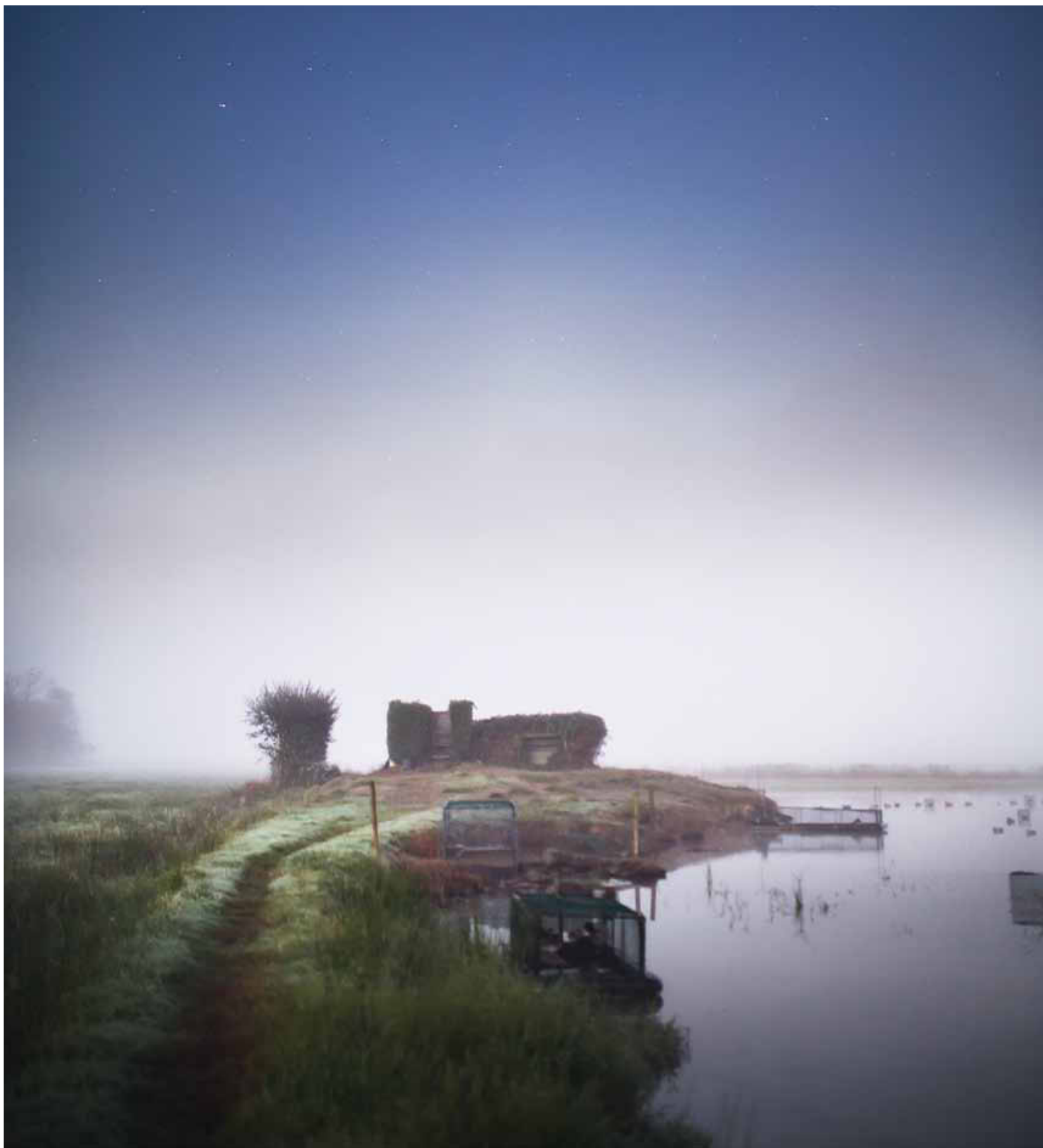
Cette incertitude fait incontestablement le charme de cette chasse. Les trois chasseurs sont tenus par l'attente, la promesse de passage qui les empêche de piquer du nez. Pas toujours. Car parfois le temps s'écoule lentement. Comme ces nuits où la tonne ressemble à une chambre avec vue sur un mur de brouillard. Les camarades de tonne chassent en aveugles mais pas à l'aveugle. Chaque chose et chaque chasseur sont à leur place. Cela évite les bruits et la perte de temps. Ils ont tellement de nuits de tonne derrière eux qu'ils n'ont plus besoin de se parler. C'est automatique. Ensemble ou séparément, ils ont connu des déboires, des échappées et grands moments, des gros coups et accidents de pantoufles. Ensemble, ils apprennent de leurs erreurs et moments d'inattention.

Simon est commercial dans le secteur de la pêche. Il avale les kilomètres pour son travail, subit au quotidien les embouteillages, la fatigue, le monde. Alors venir à la tonne c'est comme une tentative d'évasion. Plus efficace pour se ressourcer qu'une séance de méditation. « Tu écoutes les canards, tu es juste bien », souffle-t-il, toujours pas rassasié. Initié à 6 ans, il se souvient certes du froid et de l'humidité des installations rustiques. Mais il était fier de partir vivre une aventure en pleine nature avec son père. Ce n'est que peu à peu qu'il a obtenu



les clés pour comprendre, adopter et adorer les codes de ce mode de chasse particulier. Au point, encore aujourd'hui, de piétiner d'impatience avant chaque nuit de veille.

« C'est pourtant une des chasses les plus ingrates qui existent, soupire-t-il. Ça apprend la patience. On vit beaucoup avec l'espoir de moments d'exaltation. » De certains, il se souviendra jusqu'à sa mort. Notamment ces dix-sept oies posées avec Pierre. Ou des ratés, comme la fois où il a tiré en sécurité ou sans cartouche. Parfois il se lève dix fois par nuit. Pour rien. Et parfois une pose suffit. Il raconte un soir d'octobre, il y a quelques années. Conditions de migrations éteintes, plusieurs jours sans rien voir passer par la guignette, motivation en berne. À 22 heures, il dort à poings fermés. Minuit, l'heure du crime ? Il entend le bruit d'une pose, se lève, se cogne au lit sans jurer trop fort, prend les jumelles et voit une cane siffleuse toute seule à droite. Au moment où il va tirer, des canards descendent en paquets, se posent et s'endorment au milieu des plastiques. Sept dans la lunette, cinq au premier coup de fusil, trois au deuxième. Pêcheur assidu, il revendique pourtant la pratique du no-kill, relâchant ainsi volontairement le poisson attrapé. C'est son regret à la chasse. Alors quand il tue un oiseau, il le lisse, le rend « propre et joli dans ma main », le plumage le plus intact possible, comme un dernier hommage.





Tous concrétisent à la tonne leurs rêves de gosses de cabanes et de grisante liberté. « Quand on était petits, on faisait des cabanes avec tout ce qu'on pouvait trouver ou piquer, se souvient Pierre. Une pointe, un marteau, quatre branches et deux fougères et on était les rois du monde. » Au fil des ans, leur cabane a gagné en confort. La première était en bois, humide et spartiate. Celle-là est mieux pensée et plus solide. Une entrée par le haut, un endroit pour accrocher les vestes et le gibier, laisser les bottes et enfiler les pantoufles. Un tapis pour amortir les pas et isoler, deux lits superposés, un coin cuisine, une petite table, deux chaises et un banc sommaires, des tiroirs. Dedans, les carnets de tonne remplis d'anecdotes et de précieuses données factuelles par Pierre ou les partitions de Christian, qui, les nuits sans canard, apprend ici au calme les textes et partitions pour le chœur basque dont il fait partie.

Quand tout est fermé, l'éclairage se fait à la bougie. Souvent, ils font de bons repas et se couchent gavés comme un canard. Un fauteuil de ministre, une paire de jumelles pour regarder passer l'hiver, de la vaisselle en plastique « comme ça pas de vaisselle », explique Christian, préposé au café, qui ce jour-là appelle « les autorités compétentes » pour la féliciter de sa quiche dégustée la veille. Ici tout est propre. « On met un coup de balai, on refait les lits pour les suivants. On peut oublier un truc mais on ne laisse pas la table remplie de vie », souligne Pierre. La chaleur vient d'un petit chauffage au gaz, du dîner partagé et des chasseurs qui se racontent un peu. Christian s'avoue tellement ému chaque fois qu'il voit passer un vol que le cœur manque de lui « défoncer la poitrine. Un colvert qui pique de nez et se redresse d'un battement d'ailes en fendant l'air, c'est une vision incroyable ». Ils ont fait leur cette devise du Club national des bécassiers : « Chasser le plus possible et prélever le moins possible. » Car la seule vérité, c'est qu'il faut y être.

*Alors quand le chant des  
canards se fait insistant, quand  
le ciel se met à bouger, c'est  
l'effervescence dans la cabane.*

*C'est pour cette décharge  
d'adrénaline que tous  
reviennent nuit après nuit.*

La migration reste pour eux un mystère. Ils ont beau regarder sur les sites ce qui passe plus au nord, il n'y a rien de sûr. Parfois les conditions migratoires semblent optimales et ils ne voient rien venir d'autre que la pluie. Le plan de vol des migrants peut changer sur un coup de vent, d'aile ou de tête. « Internet a tué la chasse en enlevant une part du mystère », boude Pierre. Alors quand le chant des canards se fait insistant, quand le ciel se met à bouger, c'est l'effervescence dans la cabane. Pour sûr, c'est une attaque. L'agitation qui règne à l'intérieur ne doit pas transparaître à l'extérieur. Les visages qui prennent la lumière ne s'approchent pas trop du bord et assistent à la pose tant attendue. C'est pour cette décharge d'adrénaline que tous reviennent nuit après nuit.

Les mouvements sont souples, comptés, discrets, abrités, précis. « On ne va pas envoler un canard pour une connerie », résume Christian. Trêve de plaisanterie. Un siffleur donne de la voix. Quelque chose s'est posé. Ça chante à bloc. La tonne cesse de respirer. Le temps aussi suspend son vol. Regards et canons sont tournés vers les migrants qui pensaient que les lieux étaient sûrs et accueillants. Parfois, au signal convenu, un tir crève le silence et atteint sa cible. Mais souvent, les tonnayres font carreau et se consolent en assistant, émerveillés, au passage de la nuit au jour. À la tonne, demain est toujours un autre jour.



## Pour soigner la canardite aiguë

Ils se savent tous atteints de « canardite aiguë ». Ils pensent, réfléchissent, mangent, dorment, rêvent gibier d'eau. Un des remèdes est d'en parler encore et encore entre gens qui se comprennent et vivent la même passion. Ils se sont donc regroupés en associations locales. Parfois 15 adhérents, parfois 800. Mais ils avançaient en ordre dispersé. Chacun y allait de sa petite proposition. Une cacophonie qui leur donnait peu de crédibilité. « Or nous sommes les chasseurs les plus regardés, embêtés, attaqués, contrariés, soumis à contraintes européennes », explique Jean-Francis Séguy, tombé dans une tonne quand il était petit.

Pour faire front commun, les chasseurs au gibier d'eau se sont organisés. Un peu à la manière d'un syndicat. En 2003, le Gassaugi, groupement des associations de sauvagins de Gironde, est né pour défendre cette pratique cynégétique qui leur procure une intensité d'émotions inégalée. « Une nuit à la tonne, ce n'est jamais la même chose, s'enthousiasme Jean-Francis Séguy, devenu président du Gassaugi. Les nuages, le vent, la luminosité, la clarté, les bruits changent. On y revient malgré les nuits sans, car c'est addictif. Attirant car sauvage. On sait que si ça n'est pas pour aujourd'hui ce sera pour demain. » Mais l'avenir n'est pas garanti.

Alors le Gassaugi sert à parler d'une seule et même voix, est une boîte aux lettres commune, un interlocuteur unique et fiable, une courroie de transmission pour les instances politiques ou fédérales. Le Gassaugi s'associe également aux travaux, enquêtes et études visant à pérenniser la chasse au gibier d'eau. En 2014, les sauvagins sont passés à l'échelon supérieur en créant le Gassaua, groupement des associations de sauvagins d'Aquitaine, en attendant le Gassauna, porté sur les fonts baptismaux en juin 2017. Avec les dates d'ouverture et de fermeture et la gestion de l'eau comme dossiers prioritaires.



# Au fil de l'eau...

|                                                     |                                                           |
|-----------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------|
| CHAPITRE 1 .....17                                  | CHAPITRE 5 .....71                                        |
| <b>Landes</b>                                       | <b>Pyrénées-Atlantiques</b>                               |
| <b>Petite musique<br/>de nuit à Pey</b>             | <b>Le peuple<br/>des nuages à Artix</b>                   |
| Pour soigner la canardite aiguë ..... 25            | Ragondins : le cauchemar du tonnayre ..... 77             |
| <i>Le civet de chevreuil</i> ..... 27               | <i>Crépinettes de sarcelles</i> ..... 81                  |
| CHAPITRE 2 .....29                                  | CHAPITRE 6 .....85                                        |
| <b>Gironde</b>                                      | <b>Landes</b>                                             |
| <b>Les enfants<br/>du marais du Blayais</b>         | <b>Les amoureux de l'oie<br/>sur l'étang de Léon</b>      |
| <i>Le tajine de Cathy</i> ..... 33                  | <i>L'oie des Lartigue</i> ..... 91                        |
| Du savoir-faire au savoir ..... 39                  | La voie du sud ..... 98                                   |
| CHAPITRE 3 .....41                                  | CHAPITRE 7 .....101                                       |
| <b>Gironde</b>                                      | <b>Gironde</b>                                            |
| <b>Les visiteurs<br/>de l'aube sur l'île Verte</b>  | <b>Un froid de canard<br/>à Carcans</b>                   |
| <i>Le pâté de sanglier de Mamie Claude</i> ..... 49 | La grippe aviaire perturbe la saison ..... 114            |
| La bible du sauvaginer ..... 52                     | <i>La bonne soupe de Karine</i> ..... 115                 |
| CHAPITRE 4 .....57                                  | CHAPITRE 8 .....117                                       |
| <b>Charente-Maritime</b>                            | <b>Gironde</b>                                            |
| <b>Vol de nuit<br/>à Marennes</b>                   | <b>Songe d'une nuit d'hiver<br/>sur l'île aux Oiseaux</b> |
| Des vols par dizaines ..... 67                      | <i>Carpaccio de thon rouge</i> ..... 130                  |
| <i>Le bœuf bourguignon de maman</i> ..... 69        | Le paradis des oiseaux ..... 135                          |

